

## DANSE

### **La preuve par l'absurde**

Ceci n'est pas une métaphore : au festival d'Uzès, nous avons déniché la perle rare. Celle capable de faire passer des émotions les plus variées par un humour décapant, un sens du tragique de l'existence, et surtout pleine de pureté. David Wampach est le chorégraphe qui monte. Sans se prendre au sérieux.

Par Bérengère Alfort

Avec sa création 2008, *AUTO*, l'artiste n'entend raconter comme trop souvent un parcours individuel, mais rassembler les spectateurs autour d'un exutoire universel, loufoque mais profond des phobies, des angoisses, de la paranoïa. Deux films ponctuent le duel avec le pianiste Aurélien Richard (ancien chef de chant à l'Opéra de Paris) : inspirés en les débordant par l'absurde de Palma et Waters. On reste frappé par le paradoxe entre oppression musicale et libération drolatique par la danse du chorégraphe travesti en femme traquée, et par celui de la soif de l'autre et de sa déception qui pousse à l'aigreur. Cette finesse des états d'âme et de corps, David Wampach la nourrit de ses expériences. D'abord celle d'études de médecine, notamment en neurophysiologie, les potentiels de réaction. Ainsi il a analysé ses propres réactions d'énerverment d'être réveillé dans le TGV, par un enfant cela passe, puis par un bourdonnement plus long de sac plastique d'une femme, qui a fait dire à son corps « tu me fais chier ». Ce fut le point de départ de la pièce *QUATORZE* en 2007. Autre expérience dont il a su tirer parti, le décryptage du grec par ce surdoué qui aime les énigmes. « Je pose les questions de l'existence dans mes pièces, sans prétendre délivrer des solutions. Je suis à la recherche du trésor ». Tiens, Socrate disait la même chose. Enfant déjà, il s'enthousiasmait non pour le football, mais pour ses cours de modern jazz. A P.A.R.T.S. plus tard (l'école d'Anne Teresa de Keersmaecker), ce fut la découverte du classique à 23 ans. « Une souffrance. Une douleur physique et aussi par la dévalorisation de la musique comme simple accompagnement. Malgré l'apport de la rigueur du classique, je pleurais ». Ses références de jeunesse, il les a gardées à 30 ans : Nirvana « mais avant l'engouement au suicide de Kurt Cobain »... Ce qu'il entend mettre en avant dans ses pièces, c'est non pas le danger extérieur martelé par la télévision, mais celui, plus insidieux, intérieur. D'où sa fascination pour Artaud et Bataille. « Je ne sais pas jusqu'où doit aller le contrôle. Les gens en général refusent ce danger. Moi je me laisse submerger ». Dans *BASCULE*, en 2005, il avoue avoir été directeur. Cependant il envisage la collaboration comme essentielle, notamment entre les arts : musique, costumes, théâtre, avec lequel il ne voit pas de distinction radicale avec la danse. « Dans *AUTO*, il y a du texte à gérer. Comme dans la transcription vocale de Berlioz dans *QUATORZE* ». Chacun amène des « grilles partitionnelles ». Et au cours du processus de création, la mouvance règne ; « comme dans *BASCULE* où j'ai risqué le symbolisme poussif de vouloir mettre une bascule jusqu'au dernier moment ». De sa carrière d'interprète, il retient la variété : chez Fiadeiro la liberté de propositions, chez Duboc une langue bien particulière, chez Rizzo une exigence presque réifiante mais structurante. La prochaine création est prévue dans deux ans. Pas avant. Point d'imposture de la recette, et la volonté de se nourrir de la vie. De l'art. Ceci tombe bien : David Wampach appréhende la relation avec ses collaborateurs « d'une certaine proximité, mais pas trop. La relation se situe à un niveau de demandes et d'exigences ». On est donc rassuré, son ascension ne lui fera pas monter la tête : il est à l'abri des faux amis.

Bérengère Alfort